

Entretien avec André Velter, 28 juin 2000

John Stout

McMaster University

Monsieur Velter, commençons par la question la plus générale : à votre avis, quelle est - et quelle devrait être - l'importance culturelle de la poésie aujourd'hui ? Qu'est-ce que la poésie peut nous apporter que nous ne pourrions pas atteindre ou obtenir autrement ?

Je pense qu'il va devenir de plus en plus évident que la poésie est le genre majeur de la littérature française du XX^e siècle. Il est extrêmement facile de citer cinquante poètes de premier plan; il est strictement impossible de citer plus de dix romanciers du même calibre. Jusque dans les années soixante, la poésie – d'Apollinaire jusqu'à René Char, Henri Michaux, etc – a été un genre à l'évidence en prise avec le réel, que ce soit avant-guerre, avec les surréalistes, ou après-guerre. Je pense qu'après cela, il y a eu pendant quelque temps une phase d'une certaine perte de sens et d'énergie presque inévitable. Presque inévitable parce qu'après la grande poésie de la Résistance et, je dirais, les illusions qui sont nées avec la poésie militante, même si tout n'est pas rejeté dans cet héritage-là (mais beaucoup est extrêmement daté), je pense qu'il y a eu une volonté chez un certain nombre de poètes de se prémunir des illusions lyriques et donc d'assécher considérablement leur écriture. C'est un phénomène que l'on rencontre dans toute l'histoire de la poésie française. Ce n'est pas d'aujourd'hui. On voit très bien ce même mouvement se développer au XVII^e siècle, au XVIII^e siècle, même au XIX^e, à certain moments. C'est comme un balancier qui irait de certains excès lyriques vers certains excès d'assèchement et de formalisme. On était arrivés à un point (je dirais, dans les années 70), où la poésie était devenue tellement à l'écart de tout, se tenait d'une façon tellement ombrageuse des faits de société, des tendances profondes qui agitaient nos contemporains, que, bien entendu, il y avait une désaffection qui s'était créée. Depuis une quinzaine d'années, tout est reparti dans autre chose. Le balancier est reparti. On a de nouveau un certain nombre de poètes qui se posent la question de l'écoute publique et, tout naturellement, le recours à l'oralité, le fait de redire la poésie à voix haute. Mais non pas comme les devanciers avaient pu le faire. Il n'est pas question de revenir aux formes de la fin du XIX^e siècle. C'est pour cela que je ne vous parle pas du tout d'un **retour** à l'oralité. Je parle de l'invention d'une nouvelle oralité.

Qu'est-ce que c'est que cette "nouvelle oralité" ? En quoi est-ce qu'elle se distingue de l'ancienne ?

Elle se distingue de l'ancienne, d'abord, par des faits objectifs. À ma connaissance, les troubadours, ou même Charles Baudelaire, n'avaient pas pris l'avion. Ils n'avaient pas écouté de musique dodécaphonique. Ils n'avaient qu'une idée très vague de ce que pouvait être le jazz. Ils n'avaient pas connu la musique répétitive. Ils n'avaient pas les sonorités, les

bruits de la vie que nous avons dans les oreilles. Donc, tout cet environnement sonore fait qu'inévitablement, si nous, aujourd'hui, nous voulons passer de l'écrit à l'oral, nous n'y passons pas par exactement les mêmes chemins ou les mêmes voies que les devanciers du XIIe ou du XIXe siècle. Alors, ce que j'appelle "la nouvelle oralité", c'est, évidemment, une manière d'agir sur le langage en résonance avec les autres sonorités de l'époque. Pour ne parler que de mon cas personnel, moi je suis quelqu'un qui a écouté du jazz, qui a une culture *rock-and-roll* assez poussée. J'ai été le premier à traduire Jim Morrison en français. Donc je ne me suis jamais senti étranger à ce type de sonorités. J'ai moi-même un groupe de *rock-and-roll*. Donc la question de la mise à l'écoute de ces sonorités nouvelles passe forcément dans l'écriture. C'est quelque chose qui déborde ma simple expérience personnelle parce que c'est quand même un mouvement maintenant en France. Mouvement, d'ailleurs, fort diversifié. Il n'y a pas qu'une seule tendance. Même dans la nouvelle oralité, il y en a au moins cinq ou six. Il y a des gens qui considèrent le langage comme un support sonore et donc qui considèrent le langage comme porteur de sens, mais aussi de sons. C'est mon cas. Personnellement, je pense que ce qui est irremplaçable dans la poésie, c'est cette alliance un peu magique du sens et du son. Donc, dans cet alliage, on est, nous - comparés, par exemple, aux musiciens - on est dans un rapport de malédiction.

Pourquoi ?

C'est une malédiction tonique. Ce n'est pas du tout une malédiction désespérante. On voit bien à quel point il y a une grâce, il y a une sorte d'accès à des sensations, à des émotions quasiment absolues avec la musique. Alors qu'avec la poésie, c'est un travail beaucoup plus complexe qu'il faut accomplir parce qu'on a toujours ce problème de "Qu'est-ce que cela dit ?" Parce que les mots disent toujours quelque chose. C'est dans cet alliage, c'est dans cette alliance, c'est dans cette tension alchimique de voir les choses qu'on est capable de créer une parole poétique réelle.

Vous avez très bien démontré l'importance de ces tendances vers la nouvelle oralité dans l'anthologie poétique Orphée Studio, que vous avez publié l'année dernière. La lecture de ce recueil a vraiment changé ma vision de la poésie française contemporaine.

Oui, c'était fait pour cela. C'était fait pour montrer que la poésie française n'en était plus à ce qu'elle a exporté pendant des décennies, à ce qu'elle continue encore à exporter dans son officialité universitaire, qui est cette sorte de poésie ennuyeuse, blanche, formaliste, minimaliste.

Est-ce qu'il y a d'autres tendances dans la poésie française actuelle que vous voudriez souligner ?

Oui, bien entendu. Le concept de nouvelle oralité ne doit pas, à son tour, devenir un concept dominant, qui voudrait exclure d'autres tendances. Je ne demande absolument pas à tous les poètes d'être des bêtes de scène. La question n'est pas là. La question est qu'il y ait, quand même, dans chaque poème la possibilité d'être dit à haute voix. Simplement, qu'il y ait toujours cette capacité d'éveiller un chant intérieur à la langue. Cela se voit à l'évidence quand on entend un poète arabe, quand on entend un poète russe, quand on entend un poète bengali, etc. La langue française, elle aussi, est une langue extraordinairement musicale, mais sur d'autres registres que les langues tonales. Nous jouons plutôt d'un instrument qui a quelques cordes en moins; mais ce n'est pas parce que nous avons quelques cordes en moins qu'on ne fait pas une musique tout aussi sublime.

J'aimerais vous poser une question sur vos séjours en Asie. Depuis les années 70, vous passez beaucoup de temps dans l'Himalaya. D'abord, vous étiez allé en Afghanistan (1974-76). Ensuite, vous êtes allé plusieurs fois en Inde et au Tibet (depuis 1980). Vos séjours dans ces pays ont inspiré vos recueils les mieux connus : L'Arbre-seul (1990), Du Gange à Zanzibar (1993), Le Haut pays (1995), La Vie en dansant (2000). Quels liens y a-t-il entre ces séjours en Asie et l'écriture de la poésie, pour vous ? Pourquoi éprouvez-vous un tel besoin de "l'ailleurs" ? Et pourquoi cet ailleurs en particulier, l'Himalaya, plutôt que l'Afrique ou l'Australie, etc ?

Là, c'est une réponse, bien sûr, extrêmement personnelle. Mon goût pour l'Orient est venu très tôt. Il est venu à l'âge de treize, quatorze ans. J'avais déjà lu les *Védas*. J'avais déjà lu des tas de textes qu'en général, on lit plus tard. Je ne suis pas du tout persuadé, d'ailleurs, qu'on doit les lire à cet âge-là. Mais, il y avait déjà un goût pour les grandes épopées, pour les grands chants. Vous me direz, "Pourquoi est-ce que cela n'a pas été la Bible ?"

C'est ça.

Je vous répondrai que je suis d'une famille très anticléricale. Mon père et mon grand-père sont issus de l'anarchosyndicalisme français. Donc, à la maison, je n'ai jamais eu de textes religieux dans les mains, directement. Ce n'étaient pas des gens intolérants. Mon père n'est pas du tout quelqu'un qui déteste les religieux. Mais il n'en fait pas partie. Il est athée. Il a toujours professé cela. J'ai été élevé dans un monde plutôt libertaire, de perspective spirituelle et politique, et je n'ai pas beaucoup changé, à vrai dire. J'ai plutôt approfondi cette veine, mais par d'autres voies et par d'autres moyens. Je ne sais pas pourquoi, n'ayant pas de surdétermination, j'ai été plutôt attiré vers les pensées orientales. En fait, très vite j'ai compris pourquoi je les préférais aux autres. J'ai une aversion marquée, et qui ne s'est jamais démentie, contre le monothéisme. Je pense que le monothéisme est l'anti-chambre du fascisme et du totalitarisme et donc, j'ai pour le monothéisme la plus

grande désaversion. Par contre, la spiritualité orientale me fascine. Celles qui m'intéressent le plus, le bouddhisme et le taoïsme, sont des spiritualités sans Dieu. Mais, vous savez, elles ne sont pas si loin de ce qu'en Occident on appelle le Stoïcisme ou ce qu'en France exprime un personnage comme Montaigne. Le *Dharmapada* dit, "Soyez à vous-même votre propre lumière" et Montaigne dit quelque chose de pratiquement équivalent. Je suis capable aussi de faire la synthèse. De ce qu'on me dit être de l'héritage occidental et de ce qu'on me dit être de l'héritage oriental, je prends ici ou là ce qui me convient. Cela fait maintenant plus de vingt-cinq ans que je fréquente aussi beaucoup la pensée occidentale. J'ai constaté que les grandes divisions qu'on essaie de nous donner entre l'Occident et l'Orient sont extraordinairement stupides et balisent un territoire qui n'existe pas. Il y a beaucoup d'Orient dans la Grèce occidentale, dans l'esprit grec, et il y a beaucoup d'Occident dans certains endroits d'Orient. Je n'ai jamais compris pourquoi on voulait tout le temps avoir une vision presque d'opposition alors que c'est une vision d'alliance et de mise en mouvement et d'articulation. Je peux vous donner un exemple. Je n'ai jamais aussi bien compris, alors que j'ai fait des études d'histoire, comment fonctionnait un lieu polythéiste grec qu'en Inde. D'ailleurs, on sait tous que le personnage de Dionysos, on en retrouve des traces – plus que des traces – dans le personnage de Shiva en Inde.

Vous éprouvez une profonde fascination envers tous les aspects de l'Asie, n'est-ce pas ?

Oui. Je suis attiré par l'Asie pour des raisons, d'abord, je dirais, physiques. Je suis un amoureux des déserts et j'ai vécu trois ans en Afghanistan. Le début de ma fascination pour l'Afghanistan tenait à deux choses : les déserts et les chevaux. J'étais ravi de pouvoir vivre à cheval et j'étais ravi de pouvoir traverser les déserts en permanence. Quand les Russes sont arrivés en Afghanistan, tout naturellement, je suis allé pas très loin, dans l'Himalaya. Là, j'ai passé, la première année, huit mois. Après, j'y suis retourné tous les ans, plusieurs mois par an. Là, j'ai découvert réellement la civilisation tibétaine et le bouddhisme tibétain. À chaque fois qu'on me demande "Comment vous êtes arrivé à vous intéresser au bouddhisme tibétain ?", je réponds toujours, "Par les pieds". C'est en marchant en altitude. J'aime énormément les déserts d'altitude. Donc le Trans-himalaya me convient parfaitement, en particulier Ladakh, qui est un peu mon pays-fétiche, où j'ai passé beaucoup beaucoup de temps.

Je ne suis pas parti comme un certain nombre de ces touristes français qui partent en Inde, qui partent au Tibet, en attendant la révélation. Moi, je n'attendais strictement rien. J'avais envie de vivre. C'est la vie qui a fait que je me suis dit, "Pourquoi est-ce que je m'entends si bien avec ces gens, alors qu'ils vivent dans des lieux qui, souvent, sont assez inhumains, assez difficiles quant aux conditions de la vie ? Pourquoi ont-ils développé une harmonie de vie qui est plutôt tolérante, joyeuse, alors que tout les porterait plutôt à être agressifs et resserrés sur eux-mêmes ? Alors qu'ils sont tout le contraire." C'est par ce biais-

là, par ce questionnement-là que je suis de nouveau entré en relation avec les textes fondateurs, que j'avais lus dix ou vingt ans avant, mais comme on lit des livres et pas comme on les vit.

Est-ce que vous cherchiez de l'inspiration littéraire en Asie, en même temps ?

Je ne voyage pas pour écrire. Je ne pars pas pour me dire, "Ah! Il va y avoir de l'exotisme! Je vais pouvoir utiliser cela!" Pas du tout. Il se trouve que j'écris aussi bien à Paris, ou que j'écris aussi bien dans les avions. En ce moment, je voyage beaucoup en Europe centrale. Ce ne sont pas des vrais voyages; ce sont des déplacements. Pour moi, les vrais voyages, c'est en Inde et dans l'Himalaya. Je peux parfaitement écrire un texte en étant à Budapest pendant quarante-huit heures. Je n'ai pas une sorte d'obligation d'être tout le temps aux Antipodes ou dans les Tropiques, pour arriver à dire quelque chose. Je ne me sens obligé à rien et je ne me refuse rien. Il est évident qu'ayant vécu aussi longtemps dans un univers pour lequel j'éprouve un accord profond, il y ait des traces. Cela correspond, évidemment, à ma conception du monde et à l'idée que je peux me faire de mon destin à l'intérieur de l'espace-temps qui m'aura été accordé. Il est certain que je ne me sens pas le patriote d'un territoire limité, aussi beau soit-il. Je n'ai aucune animosité pour la France, qui est un pays que j'aime, plutôt.

Comment est-ce que vous vous situez par rapport à la tradition française au XXe siècle de la fascination envers l'Asie chez les poètes ? Là, je pense, en particulier, à Segalen, à Daumal, à Michaux, à Claudel et à bien d'autres poètes. Est-ce que vous avez l'impression de participer à cette tradition ? Est-ce que vous la rejetez ? Est-ce que vous pensez la continuer ? Il me semble qu'il y a beaucoup de points de rencontre entre Le Haut-Pays et Thibet de Segalen, par exemple.

Je ne la rejette pas du tout. Ce n'est pas du tout une filiation que j'ai cherchée. Segalen est un de mes phares. J'avais lu beaucoup Daumal, car, en plus, nous sommes nés dans le même pays. En plus, il y a beaucoup de connexions entre l'oeuvre de Daumal et, même, des choses que je n'ai apprises qu'après-coup. Il y a des rapprochements assez troublants ... Il y a aussi Michaux. Même René Char, qui, par exemple, dans un de ses poèmes cité deux fois Milarépa. J'ai des lettres avec lui sur ce sujet. J'ai été très lié avec lui. J'en ai parlé avec Henri Michaux aussi. Cela peut même aller jusqu'à "L'Adresse au Dalai-Lama" d'Antonin Artaud, l'étude de Georges Bataille dans *La Part maudite* sur le système tibétain. Donc, non seulement je sais que je participe d'une tradition française d'intérêt pour l'orient, et très spécifiquement pour le Tibet. Je le sais, je ne le renie en rien, et si j'en fais partie, je ne peux en être que fier. Je n'ai aucune espèce de revendication d'originalité sur ce sujet. La seule différence, peut-être, que je pourrais noter, c'est qu'avec tous ceux qu'on vient de citer, je suis le seul à être allé au Tibet. Segalen est resté sur les marches. Il en a, d'ailleurs, tiré des livres magnifiques. Il y a certaines séquences que je lui envie! Mais j'ai

eu, par la chance de l'histoire, la possibilité de résider très longtemps dans des zones où ils auraient rêvé d'aller. Mon expérience est très différente de cette sorte de vie imaginaire qu'ils ont eue, cette projection qu'ils ont pu faire sur un univers qu'ils n'ont abordé que d'une façon fantasmatique d'une certaine manière. (Segalen, moins que les autres. Il est bien évident que Segalen a quand même approché l'univers tibétain de près, y compris à pied. Il a très bien écrit sur les marches d'approche du Tibet. Il y a des passages magnifiques dans *Équipée*, en particulier). Mais moi, j'ai été confronté à la réalité. Lhassa, j'y suis resté des semaines et des semaines. Je suis resté des mois au Tibet. J'ai fait le pèlerinage du Mont Kailav. Je suis resté pendant des années dans les zones de peuplement tibétain – Ladakh, par exemple. Donc, c'est un univers qui a fait le rythme de mes jours. De ce point de vue, je pense que cela doit influencer aussi. Il y a certainement moins d'illusions lyriques dans ce que j'écris sur le Tibet que ce qu'on peut lire chez des gens qui n'en ont qu'une vision projective, mais cela n'est en rien une condamnation et en rien une critique. Il est tout à fait clair qu'on a des expériences légèrement différentes et que, d'une certaine manière, j'ai eu la chance, arrivant après eux, d'avoir les portes un peu plus entr'ouvertes qu'elles ne l'étaient à cette époque-là. Mais il est vrai aussi qu'autant que les poètes, mes grandes références ont été les voyageurs. Je me sens tout aussi proche d'Alexandra David-Néel, d'Amrika Govinda, qui est un auteur qui a écrit un très beau livre qui s'appelle *Le Chemin des nuages blancs*, ou même des grands explorateurs ou archéologues. Je pourrais en citer beaucoup. Je me sens aussi très proche de ces gens-là qui sont un peu en Haute Asie ce que Lawrence d'Arabie a été ou ce que Thesiger a été dans la Péninsule Arabique. Ce sont des gens pour qui j'ai une très grande sympathie, une grande proximité. *Les Sept piliers de la sagesse* constitue l'un de mes livres-fétiches de ma mythologie personnelle, comme le *Désert des Déserts* de Thesiger. Comme également les livres de Segalen.

J'aimerais vous poser une question sur la politique : Quels sont, pour vous, les enjeux politiques de la poésie ou de l'écriture en général ?

Je fais partie d'une génération en France qui est venue à la conscience dans un moment très douloureux de l'histoire contemporaine, qui est la Guerre d'Algérie. J'étais trop jeune pour aller me battre en Algérie. C'est-à-dire, pour qu'on m'oblige à aller me battre, puisque je n'étais pas en âge d'être mobilisé, mais enfin, à quelques années de près, j'ai vu pas mal de gens partir. J'étais d'emblée tout à fait contre les guerres coloniales.

C'est contre la Guerre d'Algérie que vous avez écrit Aisha avec Serge Sautreau en 1964. Des Aisha, vous avez été très conscient des enjeux politiques de l'écriture, il me semble.

Aisha a été le premier livre publié, mais les textes que je pouvais écrire avant n'ont jamais été coupés de la réalité du monde. En même temps, je n'ai jamais versé dans les

dithyrambes politiques. Je n'ai jamais pensé que les poètes devaient célébrer quelque pouvoir que ce soit. Ce que j'aurais gardé de cette époque, qui était très douloureuse et dont les prolongements le sont autant (il n'y a qu'à voir ce qui se passe en Algérie aujourd'hui), ce que j'aurais toujours gardé de cette époque, c'est qu'un poète ne doit jamais ni se soumettre à un prince ni même le célébrer. Cela ne veut pas dire qu'on n'a pas ici ou là des rapports d'amitié ou de sympathie pour tel ou tel personnage public, mais on n'a pas à se soumettre à son service. Je crois qu'aucun créateur n'a à se soumettre au service d'un homme de pouvoir. En plus, il y a chez moi une aversion pour tout ce qui est la comédie du pouvoir, où que cela se passe. C'est-à-dire que ce soit dans le pouvoir politique ou dans le pouvoir social, le simple fait d'être chef de ceci, directeur de ceci, cela m'est toujours apparu comme quelque chose de profondément ridicule. Cela tient certainement à ce que je vous disais tout à l'heure, à cette veine libertaire qui ne m'a jamais quitté. La poésie me semble être l'une des formes artistiques – justement, parce qu'elle est cet alliage de sens et de son – qui est capable de donner du rythme, de la beauté à nos idées les plus radicales, mais sans que ce radicalisme verse dans le fanatisme. C'est-à-dire qu'une bonne façon peut-être de définir la poésie, c'est comme une marche d'approche. C'est une marche d'approche vers les autres et c'est une marche d'approche vers soi-même. Donc, dans ce double mouvement, on décrit quelque chose qu'on va partager et quelque chose – c'est le même mouvement – qui vous bâtit, vous construit. Qui élève la conscience. Pour répondre à votre question sur la apolitique, je n'ai jamais déserté ce terrain. Même aux moments où il a été le plus contesté dans la poésie contemporaine, voire dans l'écriture contemporaine. Je comprends pourquoi il a été contesté. Je suis le premier à dire ou à ressentir les excès qui avaient été commis. Après-guerre, on a vu parmi les meilleurs poètes français se mettre à la remorque de l'idéologie stalinienne, par exemple, entre autres. Donc les poètes changeaient en une sorte de porte-voix, de porte-drapeaux, de producteurs de mots-d'ordre. Il est bien évident que la poésie n'a jamais, jamais, jamais à être une forge en train de créer des mots d'ordre. Cela rentre dans l'abrutissement des masses et dans la manipulation. La poésie a toujours cette chance – elle doit la garder – de dire un certain nombre de choses qu'elle est seule à pouvoir dire dans la multiplicité, la polysémie. La poésie est porteuse de plusieurs sens à la fois. Il ne faut surtout pas la réduire à un seul. Cela ne veut pas dire, chercher l'obscurité pour l'obscurité. Pas du tout. Le poète lui-même doit avoir un chemin qui le mène vers plus de transparence, vers plus de simplicité dans l'expression, mais simplicité ne veut pas dire "simplisme". Le fait d'avoir envie d'écrire une poésie populaire, c'est une façon de faire le contraire de ce que serait une poésie populiste. Le populisme est abominable; le populaire est tout à fait respectable. Je n'ai aucune angoisse à être un poète populaire. J'en suis plutôt fier.

Et la spiritualité ? Est-ce qu'il y a un lien très fort entre l'écriture de la poésie et la spiritualité pour vous ? Vous vous servez souvent dans vos poèmes de termes à fortes connotations spirituelles. Prenons un exemple précis : c'est le poème "Le cinquième horizon" :

L'infini, l'impossible, l'éternité
avec qui voulez-vous lutter ?

[...]

On peut recevoir la grâce de l'invisible
sans dieu ni foi ni loi
sans autre tentation
que de lâcher la proie pour l'autre (*Autoportraits* 67)

Vous employez très souvent des termes spirituels, mais vous en modifiez la portée. Par exemple, vous dites qu'au terme "illumination", vous préférez le mot "jubilation".

Pour prendre l'exemple précis que vous donnez, je préfère le terme "jubilation" à "illustration" parce qu'il est plus physique. Je la connais aussi bien quand je marche à 5 000 ou 6 000 mètres d'altitude que quand je danse ou quand je fais du cheval. Donc, si vous voulez, pour en venir au vocabulaire mystique dont vous parlez, je l'utilise très volontiers. D'abord, parce que je me sens en grande fraternité avec les mystiques. Pour moi, le mystique, c'est le contraire du religieux. Le mystique est celui qui rend ridicule et caduc le religieux. Le religieux n'est que le flic et le mystique est l'homme libre. J'ai une grande sympathie pour les mystiques de toutes les spiritualités, y compris monothéistes. Il est vrai que j'ai plutôt de la sympathie pour Jean de la Croix, pour Ste Thérèse d'Avila. De même que j'ai de la sympathie pour bon nombre de Soufis. Évidemment, ceux de qui je me sens le plus proche sont les bouddhistes et les taoïstes, qui sont des mystiques sans Dieu. Vous avez pu remarquer que le vocabulaire mystique que j'emploie est toujours redéfini autrement. Je lui donne mon propre sens et très souvent, je le détourne. Vous m'avez posé une question sur la politique; vous m'avez posé une question sur la spiritualité. Pour moi, c'est la même chose. Je pense qu'aujourd'hui, c'est l'attitude spirituelle qui nous donne la possibilité d'avoir encore des opinions politiques. Je m'explique : face au commerce international, face au manque généralisé de ce que j'appellerais "la vraie vie" au sens rimbaldien du terme, face à cette sorte de mise en coupes réglées de l'ensemble du monde par les marchands, qui veulent tout normaliser pour que tout le monde se ressemble, pour que tout le monde consomme les mêmes choses, pour que tout le monde soit l'esclave de ce système, les seuls qui ont l'attitude la plus radicale - ceux qui sont les irrécupérables du système mondial - ce sont les ermites. Un homme qui vit nu à 5 000 mètres d'altitude en ne mangeant que des orties, il est irrécupérable. Je ne dis pas que pour l'instant j'aie envie de me conformer exactement à cette attitude, mais elle est toujours dans ma ligne de mire et elle est toujours comme une sorte de perspective ultime. Dans un monde où, en effet, tout peut être vendu, tout peut être avili, tout peut être commercialisé, tout peut être recyclé, tout peut être dit le contraire et vendu à rebours, le seul qui reste radicalement étranger à ce système, c'est celui qui s'en met radicalement en marge. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai à ce point un

goût pour ces expériences. Dans *La Vie en dansant*, il y a un poème qui s'appelle "Au choix", qui se termine par "Cap ou pire, disait Beckett/ Cap ou vide, disait Milarépa : au choix".

Vous avez affirmé, effectivement : "La résistance à l'hégémonie américaine est notre urgence première." Comment y résister ? Parce qu'elle est partout, cette hégémonie américaine ?

Bien sûr. Il s'agit d'y résister dans les actes les plus quotidiens. Je crois beaucoup à la responsabilité des individus et pas uniquement à la responsabilité des collectivités. On sait qu'aujourd'hui, les multinationales ont des budgets qui sont supérieurs à ceux d'états européens. Tout le monde sait que le chef d'état français a moins de pouvoir que le PDG d'une grande entreprise américaine. Donc, mettons les vrais pouvoirs là où ils sont et prenons nos dirigeants pour ce qu'ils sont : c'est-à-dire, des paillassons. En général, des mafias au service d'autres mafias. Je ne vois le pouvoir que sous cette forme. Quand à l'hégémonisme américain, je n'ai rien du tout de borné. Vous avez pu voir que dans mes livres, je fais volontiers référence à Walt Whitman.

Mais Whitman, ce n'est pas du tout de l'hégémonisme américain.

Justement pas. Mais sur le plan du modèle - que je n'oserais pas appeler "civilisationnel", tellement il est vulgaire - mais du modèle que l'on veut essayer d'imposer au monde entier, je pense que la résistance la plus absolue est de mise. Elle est de mise dans nos comportements individuels et elle est de mise dans nos productions artistiques. Donc, c'est un de mes thèmes. Je ne le fais pas sur un mode qui pourrait être analysé comme étant uniquement de la haine. C'est un sentiment qui m'est totalement étranger. Donc, ce n'est pas du tout sur ce mode-là. C'est plutôt sur un mode de ma sauvegarde individuelle et de la sauvegarde collective de la "société secrète" que j'aimerais bien pouvoir continuer à faire fonctionner autour de moi. C'est-à-dire, les êtres que j'aime, les êtres pour lesquels j'ai du respect. Je ne vois pas pourquoi il y aurait une malédiction définitive. Je vous avoue que, pour l'instant, cela n'en prend pas le chemin, quand on voit les exécutions, comme elles se pratiquent aux États-Unis en ce moment. Quand on voit le niveau absolument catastrophique des campagnes électorales et les personnages que la soi-disant démocratie américaine met au premier plan, bien sûr, tout cela ne porte pas à un optimisme béat. Mais je pense que de la même façon que le système soviétique a implosé de l'intérieur, je crois que le système américain implosera peut-être de l'intérieur. À force d'avoir des enfants de douze ans qui tirent sur d'autres enfants de douze ans, à force d'avoir une ghettoisation qui est presque une sorte de mise en spectacle du crime, peut-être que le système finira par voir tellement de fractures qu'il finira par partir en entier ou en bribes. J'avoue que par rapport à cette interrogation-là, je mène une autre réflexion qui, là, est beaucoup moins réjouissante parce qu'elle se fonde beaucoup plus sur ce qu'on pourrait appeler - j'appréhende à employer des

termes comme cela parce qu'ils ont quand même une antériorité un peu inquiétante - mais ce qu'on pourrait appeler "le fond de la nature humaine". On peut quand même se demander pourquoi des valeurs aussi stupides, aussi brutales, aussi violentes, aussi répugnantes, aussi meurtrières ont l'adhésion de pas mal de gens qui se sont sortis d'autres tyrannies. Il est fascinant de voir en ce moment en Europe centrale à quel point la course à la consommation la plus portée est effrénée pour des gens qui sont en train d'en mourir parce qu'il faut qu'ils travaillent vingt-deux heures sur vingt-quatre pour pouvoir se payer tous les biens de consommation dont ils rêvent. Donc, je finis par me dire que pour la majorité de nos contemporains, la consommation presque sans frein semble être une sorte d'accès à je ne sais pas quoi. Je ne vois pas le bonheur derrière cela, mais je suis bien obligé d'admettre qu'il y a des critères de réalité contre lesquels il n'y a pas grand'chose à faire. Pour l'instant, le modèle archi-débile américain semble être en train de conquérir la planète. Cela ne veut pas dire que des zones aussi vastes que la Chine ou l'Inde vont céder trop facilement. Mais, quand même, ce n'est pas très réjouissant ... pas très réjouissant.

Vous faites beaucoup d'efforts pour encourager en France un grand intérêt pour la littérature mondiale. Françoise Han m'a dit qu'il y a trente ans, on lisait peu de littérature étrangère en France. Ce n'est pas le cas aujourd'hui, en partie grâce à la publication des revues telles que Nulle part ou Caravanes, que vous avez dirigées avec d'autres poètes.

Il y a un projet poétique et politique derrière cela. Il est tout à fait évident que pour lutter contre l'hégémonisme américain, il faut cesser de glorifier cette sorte de *broken English* qui est devenue la non-langue de communication du monde. Bien entendu, en disant cela, je n'ai rien contre la langue anglaise – magnifique! – quand elle est pratiquée et utilisée avec toutes ses ressources, mais les douze mots qu'on nous fait prendre internationalement pour un langage me semblent plutôt ...

C'est une arme politique, cela.

On est bien d'accord. C'est pour vous dire qu'il y a cet aspect-là et il y avait aussi l'idée que sur le territoire de la poésie française, il était important de mettre la poésie française au contact de toutes les poésies du monde et que la seule façon de la mettre en contact, c'était bien sûr de traduire, de traduire, et de traduire encore. De faire entrer la poésie française - qui me semblait très autiste, très repliée sur ses petits schémas formalistes - avec ce que j'appelle "la chambre d'échos mondiale".

Est-ce que vous pouvez expliquer le sens que vous donnez à ce terme, "la chambre d'échos" ? Vous l'employez souvent.

La chambre d'échos, vous savez ce que c'est, en termes de radio. C'est un espace

clos où on entend des voix se répondre qui viennent d'endroits, d'espaces différents et, se répondant, se mêlant, pourquoi pas se métissant, elles en créent d'autres. Mais la source est intacte.

D'accord. Je vois.

C'est le contraire de la mondialisation. La mondialisation, c'est l'idée qu'il va y avoir une norme commune, alors que là, c'est le respect et l'écoute de toutes les différences. C'est le fait de se dire : "J'écoute. J'écoute à la fois la sonorité mais le fond de ce qui est dit pas Adonis, l'Arabe. J'écoute la même chose chez Bhattacharya, poète bengali; j'écoute la même chose chez Ojas Riminov, (?) poète khazakh; "je peux vous en citer comme cela 840. Entendant tout cela, ma chambre d'échos personnelle devient beaucoup plus riche. C'est une vision très moderne de la physique nucléaire, de cette expansion, et donc je crois qu'on a intérêt à être toujours dans ce qui ouvre le chant/champ : ce qui ouvre l'espace et ce qui ouvre la voix elle-même. J'ai toujours eu un recours très important aux poésies étrangères. Je fus le premier à la radio française à avoir imposé le fait qu'on entende autant de poésie étrangère que de poésie française et francophone. Cela a eu quand même pas mal d'incidences, parce que beaucoup de poètes français ont compris ce qu'a été ce mouvement, se sont mis à l'écoute de cela, et il y en a des traces dans leur poésie. Ma propre poésie est évidemment une poésie qui n'est pas franco-française. Elle est écrite en français. Je ne sais écrire qu'une seule langue; c'est le français. Mais on peut trouver dedans énormément d'apports - non pas d'apports linguistiques mais d'apports civilisationnels, émotionnels, presque géographiques. J'ai une sorte de volupté à faire des énumérations de noms de lieux étrangers. Je trouve cela absolument merveilleux. C'est à la fois un voyage, un territoire que l'in définit, un pays que l'on se donne à rêver, puisque tous ces lieux deviennent des repères. On voit à quel point on est capable d'étendre ce royaume qui est le nôtre et qui, en même temps, ne nous appartient pas. C'est-à-dire qu'on est dans une sorte de possession-dépossession (on en vient à la pensée orientale), qui est une sorte de jubilation (là, purement intellectuelle, mais, quand même, extrêmement puissante). Je ne l'ai jamais fait mais je sais peut-être qu'un jour j'essaierai d'écrire ce qu'est mon vocabulaire. Par exemple, ayant beaucoup vécu dans d'autres pays, il y a des choses que je ne peux plus nommer que dans la langue du pays. Par exemple, ayant vécu en Afghanistan, j'ai parlé persan. Il y a des mots dont je ne vois comment je pourrais donner l'équivalent autrement que par le mot persan. Si, un jour, j'avais envie de faire mon petit vocabulaire portatif, j'y mettrais aussi des mots ardennais, puisque j'ai né dans les Ardennes. On les retrouve, d'ailleurs, chez Rimbaud. Pas tous, mais il y a des mots qui, pour moi, ont des données que je n'arrive pas à transcrire dans une autre langue. Par exemple, en France quand il pleut beaucoup, le Français dit : "Il pleut à verses". Eh bien, l'Ardennais fait beaucoup plus court. Il y a un verbe qu'on dit : "Il grâche". "Grâcher", cela veut dire, "tomber à verses". (Il pleut beaucoup dans les Ardennes. On sait de quoi on parle!) Ce sont des mots qui, pour moi, remontent à la petite enfance. Ils

sont vraiment incarnés.

Une dernière question. Quels sont vos projets d'avenir ? Et quel sera l'avenir de la poésie, à votre avis ?

L'avenir de la poésie, je peux en parler tout de suite. Je pense qu'on va vers un double mouvement. On va vers un mouvement d'intérêt de plus en plus soutenu de gens qui vont se tenir en marge de la mondialisation dont on parlait tout à l'heure. Pour moi, la poésie, ce n'est pas que des poèmes; c'est aussi une attitude globale de vie. La poésie vécue est quelque chose qui est, pour moi, fondamental. À la limite, écrire des poèmes ne se justifie pas s'il n'y a pas une authentification de cela dans l'existence. C'est mon côté cavalier.

Est-ce que vous avez dit cela dans le Manifeste froid en 1973 ?

On ne le disait pas de cette façon-là, mais c'était quand même un texte - en tout cas, pour le mien et celui de Serge Sautreau - c'étaient des textes en rupture vraiment très forts avec, à la fois, les formes traditionnelles de la poésie bien-pensante et les formes d'époque, de la poésie très formaliste qui tenait le haut du pavé à l'époque. On marquait très bien nos distances par rapport aux deux. (Je dis "on" parce que Serge Sautreau était lié avec moi - il l'est toujours, sur le même registre). On a toujours placé notre écriture poétique dans le mouvement de notre propre vie et dans l'intensification, d'une certaine façon, d'être au monde. Pour en venir à ce que j'envisage comme l'avenir de la poésie, je pense que cela va devenir l'un des facteurs significatifs de la résistance. Je crois qu'il y aura des attitudes posétiques qui vont être une manière de proclamer qu'on est autrement au monde. Qu'on n'est pas seulement nés pour être des consommateurs dociles. Que le but de l'existence n'est pas de naître consommateur, de continuer consommateur, et de finir consommateur. Comme le disait très bien la réplique d'un film américain, qui était assez amusant, où on voyait un petit gros ouvrir une fenêtre sur Manhattan pour contempler la ville et hurler, "La règle du jeu, c'est de mourir le plus riche que possible!" On peut imaginer qu'il y aura de plus en plus de gens (une marge, sans doute; pas la totalité, mais une marge) qui n'accepteront plus cette sorte de représentation d'eux-mêmes, de mise en esclavage de leur propre destin. À la fin de son discours au Nobel, St. John Perse dit : "Le poète a à être la mauvaise conscience de son temps, et cela sera assez pour lui". Je pense qu'il ne suffit pas d'être la mauvaise conscience de son temps. Je voudrais qu'on soit des agents un peu plus actifs et parfois même agissants. Parfois, sur certains territoires, en liaison avec des mouvements de revendication violents, s'ils doivent être violents. Parce que je pense qu'il y a une violence qui nous est faite. La bêtise monopolisante est une violence et peut-être qu'il y a des répliques à trouver à cette violence. Cela peut être des répliques qui ne sont pas faites que de mots. Je ne suis pas un non-violent par principe. Je pense que si on nous fait un air irrespirable, il faudra bien qu'on fasse des grâches pour mieux respirer. Quand à mon avenir personnel, je ne me pose jamais de questions comme cela. J'ai la chance, - ou la malédiction - d'écrire sans trop de difficulté

et donc un livre se trouve terminé avant même que j'y aie trop songé. Ce qui est bien avec la poésie, c'est qu'on se réveille un matin et on se dit : "Non, en fait, il est fini, le livre." Dans l'avenir le plus immédiat, ce que je suis en train de terminer, c'est le troisième livre dédié à Chantal Mauduit qui paraîtra l'année prochaine. Il est pratiquement écrit. Au fond, depuis deux ans, je n'écris plus que ce qui est le témoignage de l'intensité la plus exigeante. C'est-à-dire l'amour, que ce soit celui de la passion amoureuse pour une femme ou du plaisir amoureux pour les chevaux. Je ne vois pas d'autres thèmes actuellement. Je ne me pose pas trop la question de savoir s'il y aura un autre livre après celui-là. Bien sur que j'écris, mais je n'ai pas de devoir., La poésie, ce n'est pas l'obligation de produire quelque chose tous les ans. D'abord, j'en publie largement assez comme ça. Je ne fournis pas sur demande. Je réponds à une injonction intérieure.

